

sciences, en classes si nombreuses, a dû apporter. Vous voyez par l'examen du milieu de l'année, que vingt classe ou plutôt vingt cours durent être faits aux élèves, travail aussi grand pour les professeurs, pour le petit nombre d'élèves qu'ils avaient en mains, qu'il l'eût été pour un nombre considérable.

Les examens de fin d'année, en juin 1874, n'ont fait que confirmer le progrès que constatait l'examen précédent.

EXAMENS DE FIN D'ANNÉE, JUIN 1875.

1874-1875.	2de. Année.		1ère. Année.	
	Nombre obtenu par les élèves.	Nombre de l'excellence.	Nombre obtenu par les élèves.	Nombre de l'excellence.
MATIÈRES DE L'EXAMEN.				
Arithmétique.....			150	170
Algèbre.....	124	180	125	180
Géométrie.....	86	115	134	205
Géométrie appliquée.....	97	100		
Géométrie appliquée au dessin.....			46	50
Géométrie descriptive.....	86	100		
Trigonométrie rectiligne.....	93	100	84	100
Trigonométrie sphérique.....	88	100	76	100
Physique et météorologie.....	132	200	242	280
Mécanique.....	184	210		
Cosmographie.....	87	100		
Chimie.....			174	200
Chimie analytique.....	158	200		
Géologie.....	76	100	91	100
Minéralogie.....	85	100		
Zoologie et botanique.....	156	250	151	210
Géographie.....			82	100
Economie sociale.....	38	50		
Architecture.....	145	170	145	170
Moyennes.....	107½	138½	133	155

Tel est Monsieur le ministre, le résultat du dernier examen subi par les élèves de l'école sur les dix-neuf différentes matières de l'enseignement. Si l'on compare entr'eux les trois examens successifs depuis la formation de l'école on ne peut s'empêcher d'être frappé du progrès qu'ils constatent. En effet, à l'examen de juin 1874, fin de la première année, la proportion du nombre de points moyens obtenus par les élèves au nombre représentant l'excellence, étant de 62½ pour cent, à l'examen de janvier 1875, la proportion était de 75 pour cent, et à l'examen de fin d'année, juin 1875, elle s'est portée à 81 pour cent.

Ce sont là, Monsieur le ministre, des résultats sur lesquels je suis heureux d'appeler votre attention. Ils constatent que l'application studieuse des élèves ne s'est point ralentie et qu'ils s'attachent d'autant plus à leurs études qu'elles deviennent plus profondes, preuve bien évidente de l'opportunité de la création d'une école qui répond si bien aux besoins studieux de la jeunesse.

Ajouterai-je que les élèves de l'école ont eu à affronter les épreuves d'un examen public, et que leurs réponses, principalement aux questions sur les sciences mathématiques, ont fréquemment obtenu l'approbation et la louange d'un auditoire intelligent et capable.

Les avantages de l'enseignement professionnel commencent d'ailleurs à être appréciés par la population canadienne; et ce sont principalement les hommes dont la marche, au début de leurs efforts, a été entravée par ce défaut de connaissances techniques, qui sentent d'autant plus la nécessité d'un tel enseignement, et s'efforcent, selon leurs moyens, d'en ouvrir l'accès à la jeunesse.

Ainsi, M. Prudent Beaudry, d'une famille de Montréal, qui s'est fixé non sans espoir de retour au pays de ses pères, à Los Angeles, Californie, a bien voulu, par le versement d'une somme de \$2000, entre les mains de Messieurs les commissaires, créer une rente perpétuelle au profit de l'école polytechnique, d'une somme de \$150 par an, à être employée à l'entretien d'un jeune homme, qui, au jugement du principal de l'académie, montrerait des dispositions pour les sciences exactes et leur application, et que la privation de cette rente annuelle éloignerait de l'école.

Vous éprouverez comme moi, Monsieur le ministre, un sentiment de bien grande satisfaction, en voyant que non seulement les intentions de votre prédécesseur, en créant l'école, ont si bien répondu aux besoins du pays, mais aussi qu'elles excitent une noble émulation chez ceux qui, privés de tout enseignement analogue et se souvenant des difficultés qu'ils ont eu à surmonter pour suppléer à cet enseignement, consacrent une partie de la fortune que le travail leur a donnée, à assurer aux autres les avantages qui leur ont manqué.

L'exemple de M. Prudent Beaudry n'est point le seul que j'aurai à signaler.

Avant de clore cette partie de mon rapport sur l'école polytechnique, je ne puis, Monsieur le ministre, ne pas me demander pourquoi une institution, qui répond si bien aux besoins de la province et dont le gouvernement a si bien compris l'importance, n'a pas encore attiré à ses cours un plus grand nombre d'élèves.

Avec le personnel de professeurs qu'elle possède, avec le matériel scientifique, appareils, collections dont la générosité du gouvernement et celle de Messieurs les commissaires l'ont enrichie, l'école sans aucune augmentation de charges ou de dépenses, pourrait donner à une jeunesse beaucoup plus nombreuse, une instruction scientifique de plus en plus désirable pour le développement du pays. De la part de Messieurs les commissaires des écoles, aucun sacrifice ne semblerait trop grand qui aurait pour objet d'amener un résultat si heureux, et j'ose soumettre à votre jugement si éclairé la proposition suivante :

Rendre l'école polytechnique de Montréal une institution provinciale, en donnant à chaque représentant à la Chambre le droit de faire admettre chaque année à l'école un jeune homme de son comté ou district électoral, pourvu qu'il puisse subir son examen d'entrée fixé et arrêté par le programme des études et suivre les cours en français; et cela, sans aucune rétribution scolaire; ainsi, réellement les avantages de l'enseignement professionnel s'étendraient à toute la province, ainsi le concours de tous les esprits désirant le développement de l'industrie dans le Bas-Canada, serait acquis à l'école, qui deviendrait une institution vraiment nationale. Les cadres pour cet accroissement des élèves sont tout formés; l'enseignement de 50 élèves n'est point plus coûteux que celui de 15. Les élèves y gagneraient en émulation; les professeurs trouveraient, eux aussi, dans un auditoire plus nombreux un encouragement à plus de dévouement, et la province verrait ainsi, sans accroissement de dépenses, un certain nombre de jeunes gens, chaque année au sortir de l'école, augmenter les intelligences pratiques et utiles et prendre rang parmi les producteurs de nouvelles richesses.

La question de la subsistance et de l'entretien des élèves des comtés, à Montréal, trouverait vite une solution: Le choix du représentant du comté se porterait naturellement sur le jeune homme le plus méritant et son admission à l'école, après l'examen sévère, justifierait à l'avance le sacrifice pécuniaire que sa famille, ou à son défaut, des personnes généreuses, ou le comté peut-être s'imposerait pour lui: le patriotisme est trop